

Das Gebäude

Rapport de recherche

Soutien à la recherche, 2009 - Berlin

La vidéo "Das Gebäude" qui résulte de ce séjour de recherche est un film composé de matériaux documentaires, des passages en animation et des prises de vue, principalement de l'immeuble en transformation, faisant face à mon appartement berlinois. Ce film dessine une métamorphose mêlant passé et présent, micro-récits personnels et citations historiques.



Mon projet était un projet de retour en Allemagne. A Berlin. J'avais vingt ans quand j'ai quitté l'Allemagne pour mes études d'art à Paris, j'en avais le double en 2009. Ce retour était un projet de recherche. Un séjour d'un an pour faire un film.

Ce film est un projet de multiples histoires. C'est un projet d'histoires en fragments. Ce sont des fragments qui racontent peut-être une histoire. Ce sont des fragments d'histoire de ma famille originaire de la Prusse orientale. Ce sont des fragments d'histoires d'événements qui se passent aujourd'hui à Berlin et ailleurs. Ce sont des fragments d'histoires avec ou sans importance.



Ma mère est née à Plonsk, en Pologne, le 29 octobre 1940. La Pologne venait de subir l'invasion et l'occupation de l'Allemagne national-socialiste. Le père de ma mère, originaire de la Prusse orientale, avait été placé à Plonsk comme administrateur sur un domaine agricole volé aux propriétaires polonais dans la logique du projet d'extension du Reich. Peu de temps après, il est envoyé comme soldat en direction de Stalingrad. On m'a aussi raconté qu'il avait été enrôlé pour combattre les partisans polonais. Il est très vite tué. Quatre ans plus tard, les armées soviétiques chassent les Allemands de l'Europe orientale et ma mère, alors âgée de quatre ans, part avec les convois de réfugiés, quelque part vers l'Allemagne de l'ouest.

Ma mère m'a donné un journal de sa tante (la sœur de ma grande-mère) dans lequel est chroniqué presque jour par jour la fuite. Elle décrit le froid, les bombardements, l'agonie de son mari, la confrontation avec des soldats russes, l'expérience de l'humanité dans ce qu'il y a de pire. Mais le journal décrit aussi des décisions individuelles, des actes de solidarité à l'intérieur des désastres de la guerre.

Berlin m'intéresse comme ville d'une Allemagne que j'ai quittée parce que je ne l'aimais pas et que je souhaitais retrouver. Il y a un lien personnel et affectif dans ce projet. Mais Berlin m'intéresse aussi comme ville générique. Une cité où vivent des hommes, des femmes et des enfants.

Berlin représente un monde dont la création n'est pas encore finie. Elle est en chantier, pendant qu'elle est constituée de ruines et de constructions en phase de démolition. Elle est dans un état transitoire, dans un équilibre instable.

L'historien et critique allemand Karl Scheffler écrit en 1910, que Berlin est une ville dont le destin est continuellement de devenir sans jamais avoir existé : « zu werden » au lieu de « zu sein » - « devenir » au lieu « d'être ». C'est encore vrai aujourd'hui.



Pendant que je travaillais sur ce projet à Berlin, je courais : Je m'entraînais à la course à pied dans un objectif vague d'atteindre la capacité de courir les 41 km et quelques de distance d'un Marathon. Je courais à Berlin pour voir Berlin, mais aussi pour supporter quelque chose de très lourd et oppressant qui m'accompagnait dans mon projet. Mon projet est devenu en quelque sorte un projet indiscernable. L'histoire de Berlin est une histoire d'une violence inouïe : Répressions violentes des révoltes ouvrières au début du 20^{ième} siècle, puis terreur de la montée du Nazisme, puis violence de la vengeance soviétique au moment de la défaite, puis oppression du régime de la RDA, puis tensions de la guerre froide et puis tensions intergénérationnelles. Il est difficile de ne pas voir apparaître les images d'archive en noir et blanc contrasté, le son des armes, les masses humaines en marche, en révolte, en extase, en fuite....

En me penchant sur l'histoire des réfugiés allemands, qui fuyaient les troupes soviétiques, je me suis rendu compte que cette histoire est devenu l'objet de chercheurs et historiens avec des tendances négationnistes. L'objectif étant de transformer l'allemand en victime et de renégocier l'histoire du 20^{ième} siècle sur une base d'une soi-disant injustice infligée aux allemands. C'est entre autres pour ces raisons que des groupuscules néo-fachistes se retrouvent à Dresde annuellement pour commémorer son bombardement, dont déjà à l'époque du national-socialisme, la propagande donnait des versions disproportionnés des faits. La vérité comme version de faits. Et des versions de faits sans limites.

Au bout de quelque temps de ma recherche, je n'étais que devant des représentations de la violence, de l'intolérance (Starrsinn) et de la souffrance et cela se poursuivant jusqu'à la chute du mur à Berlin.

Au bout de deux ans de recherche (car j'ai prolongé mon séjour), j'avais soif de présent.

Le Berlin de 2009 n'est pas une ville qui souffre. C'est une ville qui offre un apaisement, peut-être passager, peut-être superficiel. Mais c'est une ville qui permet une coexistence libre de personnes de tous horizons sociaux, identitaires

et originaires de tous les coins du monde. C'est une ville qui profite d'une certaine expérience du socialisme qui a laissé une fibre critique active contre les dérives d'un capitalisme déchainé (celui-là ayant déjà pris du terrain). Et puis pour beaucoup c'est la ville d'une fête sans fin.



J'habitais le quartier de Mitte, le centre de Berlin, « l'ancien » est. Le mur de Berlin longeait la Bernauer Strasse, là où à l'ouest se trouvait le secteur français, là où de célèbres tunnels ont été creusés où le soldat de l'armée populaire Konrad Schumann a fuit son poste de surveillance en sautant au dessus du barbelé qui précédait le mur. Cet ancien tracé du mur était à environ 200 m de mon adresse berlinoise et bien reconnaissable par une bande de terrains en friche. Aujourd'hui elle est occupée ici et là par des constructions neuves ou en cours de réalisation. Berlin est en train d'effacer les stigmates de son histoire. En face de l'appartement que j'occupais, les Fehrberliner Höfe sont en chantier. C'est un ensemble de bâtiments du début du vingtième siècle à caractère industriel. On m'a dit que les bâtiments servaient à manufacture d'armes pendant la guerre, mais j'ai du mal à le croire, car pourquoi auraient-ils survécus aux bombardements ? Pendant les années de l'Allemagne socialiste, c'était l'usine Elektron, sorte de IBM de l'est qui y fabriquait des machines à calculer et plus tard des ordinateurs. A la chute du mur la société fait faillite et depuis, les investisseurs et propriétaires ont souvent changé pour finalement fixer le destin actuel à cette ensemble immobilier impressionnant : Créer du logement de luxe. Le centre de Berlin devient cher, sa population change, les riches achètent en grand nombre l'ancienne substance de la ville et Berlin changera encore.